

Femme de résistant allemand

Un portrait de la comtesse Nina Schenk von Stauffenberg

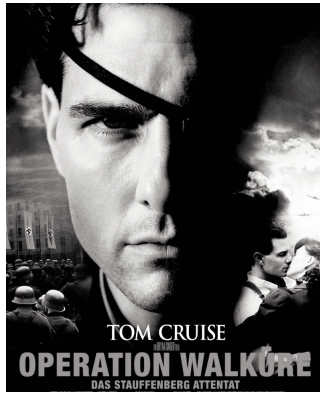
Bettina de Cosnac*



L'étude du rôle des femmes de résistants est un nouveau domaine de recherche historique. Il y a tout juste vingt ans ce champ alors intact commençait à être labouré. Ce travail porte aujourd'hui ses fruits.

Irmgard von zur Mühlen montra le chemin en publiant son étude en 1992. Elle fut suivie par Dorothee von Meding puis par Jana Leichsenring. Von zur Mühlen et von Meding prêtèrent en particulier l'oreille aux veuves de résistants. Par exemple à la comtesse Freya von Moltke, décédée en janvier 2010, ou à la comtesse Nina Schenk von Stauffenberg. Nina, née Freiin von Lerchenfeld en 1913 à Kovno (Kaunas) en Lituanie, était la veuve du comte Claus von Stauffenberg exécuté après l'échec de l'attentat contre Hitler du 20 juillet 1944. C'était le quinzième attentat auquel Hitler réchappait.

Écouter ces femmes témoigner était à leurs yeux une nécessité. Jusqu'à sa mort, le 2 avril 2006, la comtesse Nina Schenk von Stauffenberg reprochait aux historiens et aux auteurs leur interprétation doctorale de la résistance allemande. Et cela, elle ne parvenait pas à le relativiser ou à le réfuter sur des détails importants. « *Elle-même ne cherchait jamais à savoir à quoi cela tenait* », explique sa fille et biographe Konstanze von Schult-hess-Rechberg. Malgré de nombreuses interviews, elle se voyait réduite (à l'instar de beaucoup de femmes de résistants, notamment militaires) au



rôle d'une « *petite femme au foyer stupide qui, soi-disant, ne se serait doutée de rien* », pas même des activités de résistant de son mari. « *C'est faux* », répétait-elle dans ses interviews pour rétablir la vérité, mais elle constatait souvent qu'on déformait ses propos et qu'on la cantonnait à ce rôle. Le film grand-public *WALKYRIE* (2008) qui est consacré au 20 juillet 1944 et brosse rapidement son portrait lui aurait peut-

être plu comme il plaît à sa fille : « *Ils ont été très respectueux des personnes et des faits* ». Elle connaissait les activités de résistant de son mari, assurément, mais pas son dernier rôle de premier plan. La comtesse Nina Stauffenberg ne souhaitait pas intervenir dans les débats entre historiens : tombée amoureuse de son mari dès l'âge de seize ans, elle s'était fiancée avec lui en secret six mois plus tard pour l'épouser à vingt ans ; elle, qui lui a survécu près de soixante-deux ans, participait aux cérémonies officielles du 20 juillet 1944 à Berlin mais vivait plutôt en retrait. Elle n'aimait guère écrire, car elle trouvait la transmission verbale « *plus vivante* ». Hormis une chronique familiale intéressante et pleine d'anecdotes sur sa famille du côté maternel (des nobles établis dans les pays baltes), elle n'a rien écrit après la guerre sur son mari et sur la

* Bettina de Cosnac est journaliste et écrivain à Paris. Elle s'est entretenue à plusieurs reprises avec la fille de la comtesse Nina Schenk von Stauffenberg. Traduction : Roland Crastes.

Résistance. Elle fréquentait tout aussi peu les autres veuves de résistants. Elle n'était « *ni politique ni apolitique* » – sa fille cadette Konstanze von Schulthess récuse ces notions tout en les relativisant : « *Mais elle s'intéressait vraiment à la politique* », lisait « *ses deux quotidiens, les commentait* » et elle créa dans le Bamberg de l'après-guerre une association pour la compréhension mutuelle entre les forces américaines d'occupation et la population allemande. Quelque temps après, elle œuvra pour l'entretien des monuments. Elle savait à quel point il était important de conserver le patrimoine et fit tout son possible pour reconstruire la maison familiale de Bamberg, très endommagée par les bombardements, et la réaménager comme elle

était au début de son mariage avec Claus von Stauffenberg. Récupérer à grand peine les mobiliers volés lui coûta cher et lui prit aussi des années, des décennies même. Une tâche qui l'aida sûrement dans son travail de deuil, même si elle ne manifestait rien. « *C'était son genre d'apurer les choses toute seule. Elle ne s'est jamais plainte* », explique sa fille, « *elle ne trouvait pas son sort pire que celui de beaucoup d'autres* ».

Konstanze, aujourd'hui âgée de 65 ans, écrit la biographie de sa mère après le décès de cette dernière en 2006. Elle écrit vite, de septembre 2007 à mai 2008, « *car tout était là* » : les conversations entre la mère et sa fille, pendant l'enfance puis à l'âge adulte, les carnets de la mère rédigés comme

Keine sentimentale Heldenverehrung

Bis zu ihrem Tod am 2. April 2006 warf Nina Schenk Gräfin von Stauffenberg, die Witwe des nach dem gescheiterten Hitler-Attentat vom 20. Juli 1944 hingerichteten Claus Graf von Stauffenberg, Historikern und Kulturschaffenden der Widerstandsthematik des Zweiten Weltkriegs eine „*Deutungshoheit*“ vor, die sie als Betroffene nicht zu relativieren vermochte. Dass sie selbst von den Widerstandsaktivitäten ihres Mannes wusste, jedoch nicht um seine letzte führende Rolle, steht fest. Sie, die ihren Mann nach seinem Tod um fast 62 Jahre überlebte, nahm zwar an offiziellen Gedenkfeiern zum 20. Juli 1944 in Berlin teil, hielt sich aber in der Öffentlichkeit zurück. Schreiben mochte sie nichts, denn für sie war die erzählte Überlieferung „*lebendiger*“. Deshalb hatte sie außer einer lesenswerten anekdotenreichen Familienchronik über ihre baltische Adelsfamilie mütterlicherseits nichts Schriftliches über ihren Mann und den Widerstand nach dem Krieg niedergelegt. Ebenso wenig unterhielt sie gezielt Kontakte mit anderen Witwen von Widerstandskämpfern. Ihre heute 65-jährige Tochter Konstanze von Schulthess schrieb nach dem Tode ihrer Mutter 2006 deren Biographie.

An jenem entscheidenden Juli-Tag 1944, als das Attentat verübt worden war, durften die

Kinder kein Radio hören. Und als es hieß, Hitler habe das Attentat überlebt und ihr Mann sei hingerichtet worden, nahm die Mutter am 21. Juli ihre vier Ältesten beiseite und schärfte ihnen ein – um sie schützen: „*Der Papi hat sich geirrt!*“ Dass sie alle verhört werden würden, war ihr bewusst, ebenso, dass sie sich, so war es abgesprochen, „*als dumme kleine Hausfrau darstellen sollte*“. Für die Kinder allerdings war es schwer zu begreifen, dass ihr Vater „*sich geirrt*“ haben sollte – so plötzlich und unerwartet. Dieses Bild später sozusagen „zurück“ zu korrigieren war jedoch einfach: Sie liebten und bewunderten ihn. Aber: „*Es gab auch keine sentimentale Heldenverehrung.*“

War ein Widerstandskämpfer, noch dazu einer, der den Soldateneid und den Eid auf Hitler geschworen hatte, ein Hochverräter? Oder war er jemand, der richtig gehandelt hatte, weil er an das „*Wohl des deutschen Volkes*“ und an das „*beilige Deutschland*“ dachte, als er den Eid brach? „*Mein Vater musste es tun aus einem Humanismus und seinem Gewissen heraus*“, urteilt Konstanze von Schulthess. „*Mein Vater war kein Nazi. Er diente Deutschland. Er war begeisterter Soldat. Er ist nicht vom Saulus zum Paulus geworden. Er hat die Wahl Hitlers zuerst zwar befürwortet, aber ihn nicht gewählt.*“

Das Militär durfte nicht wählen.

BdC

un testament ou un poème d'amour, écrit après la mort de son mari, dans différentes prisons et dans le camp de Ravensbrück. Après l'échec de l'attentat, la jeune comtesse et toute sa famille furent incarcérées par la *Gestapo* au seul motif qu'ils étaient du « clan » Stauffenberg. Ses quatre enfants reçurent d'autres noms et, comme d'autres enfants de détenus, ils furent d'abord placés dans une crèche. Ils risquaient l'adoption, voire la mort.

La fille, mise au monde en prison le 27 janvier 1945 à Francfort-sur-l'Oder, six mois après la mort de Claus von Stauffenberg, n'a donc pas connu son célèbre père. La mère avait été condamnée à la détention cellulaire, mais après Ravensbrück et les autres camps de regroupement, l'accouchement lui parut presque « royal » : elle eut le droit d'accoucher dans une clinique privée, sous un faux nom toutefois, car la détention cellulaire ne pouvait être assurée que là, sous la forme d'une chambre individuelle. Mais une semaine après, la mère désormais malade et son nourrisson maladif entamaient une nouvelle odyssée à travers l'Allemagne, car les Russes approchaient. « *Ou bien vous vous effondrez, ou bien vous vous blindez* », dit Konstanze von Schulthess pour restituer le regard que portait sa mère sur cette époque.

Du fait de son niveau de vie, elle était quelqu'un de plutôt positif. Elle préférait toujours voir le verre d'eau à moitié plein, plutôt qu'à moitié vide : « *Contester son sort n'était pas du tout son genre* ». A bien des points de vue, elle était plus émancipée qu'on ne le croyait. Ses études à l'internat protestant et progressiste de Schloss Wieblingen ont sûrement contribué à ses libres façons de penser. La jeune Nina avait ses opinions, lisait des romans d'aventures peuplés de sabreurs intrépides (son livre favori était *Les trois mousquetaires* d'Alexandre Dumas) et elle était vraiment atypique, même si elle acceptait les formes transmises. « *Elle abhorrait tout ce qui était obtus, elle détestait les côtés petit-bourgeois* », par exemple les petits napperons au point de croix avec ce qu'ils charriaient de connotations sur la société et de comportements sociaux. Elle ne correspondait en rien, cela ressort du livre et de l'entretien, au grandiose idéal hitlérien de la « *femme allemande* » et de la

maisonnette autour du feu : elle fumait jusqu'à trois paquets par jour et ne sortait jamais sans son rouge à lèvres alors que selon la propagande hitlérienne « *une femme allemande ne fume pas et ne se maquille pas* ».

Comme son mari était soldat et n'avait donc que peu de congés, il lui fallut élever seule ses quatre enfants, puis, une fois veuve, le cinquième. Elle dut prendre des décisions, préparer l'avenir. Même si la sécurité matérielle était acquise.

Comment la mère s'y prit-elle avec le « testament » de son mari ? Le jour J, lorsque l'attentat fut commis et que les premières informations furent diffusées par la radio, les enfants n'eurent pas le droit d'écouter. Ils furent tenus loin des événements. Et lorsqu'on sut que Hitler avait survécu et fait exécuter son mari, la mère prit le 21 juillet ses quatre enfants et leur mit dans le crâne, pour les protéger, que « *Papa s'est trompé* ». Et d'ajouter : « *Il pensait qu'il devait le faire pour l'Allemagne* ».

« Elle préférait voir le verre d'eau à moitié plein, plutôt qu'à moitié vide »

Elle savait qu'ils seraient tous interrogés et que, comme il avait été convenu, elle « *aurait à se présenter comme une petite ménagère stupide* ». Mais les enfants avaient du mal à saisir que leur père se soit trompé, de manière aussi sou-

daine et inattendue. Quel choc ! Il fut cependant facile de corriger plus tard cette image, car ils l'aimaient et l'admiraient. Cependant, « *nous parlions de lui à la maison quand l'occasion se présentait, mais nous ne nous sommes jamais réunis pour assimiler cette histoire* », se souvient Konstanze von Schulthess, « *il n'y avait pas non plus de culte sentimental du héros* ».

Lorsqu'après l'attentat, un Allemand zélé chercha à réunir des signatures contre Stauffenberg, coupable à ses yeux de haute trahison, beaucoup de gens du village, indignés, le calmèrent. « *A l'école nous n'avions pas non plus de problèmes de ce point de vue* », bien que l'Allemagne ait mis beaucoup de temps à définir son rapport aux résistants et à les intégrer à sa mémoire ! Question cruciale : un résistant, qui avait en plus fait le serment du soldat et le serment à Hitler, était-il coupable de haute trahison ? Ou était-ce quelqu'un qui avait bien agi parce qu'il pensait au « *bien du peuple* »

allemand » et à la « sainte Allemagne » lorsqu'il viola son serment ? « Il fallait que mon père le fasse, par humanisme et parce que sa conscience le lui ordonnait », juge Konstanze von Schulthess. Et comment comprendre que von Stauffenberg ait servi les nazis ? Comment comprendre l'idéologie si on interprète de manière factuelle sa brillante carrière militaire ? « Mon père n'était pas un nazi. Il servait l'Allemagne. C'était un soldat enthousiaste. Il ne s'est pas converti au bien. Il a certes d'abord approuvé l'élection de Hitler mais il n'a pas voté pour lui ». L'armée ne pouvait pas voter. Le poète Stefan George (1868–1933), dont l'influence est controversée, comptait parmi ses adeptes les jeunes frères Stauffenberg. « L'attentat », assure

von Schulthess, « était un impératif militaire et humain. Vouloir uniquement le ramener à George est trop simple ».

Le nom ne constituait pas une obligation pour les enfants : « On est comme nés dedans ». La mère a veillé à ce qu'ils se considèrent « comme une famille normale ». Ils lui sont redevables d'une attitude « grâce à laquelle on peut affronter la vie ». Ce qui signifie, précise von Schulthess lors de l'entretien, « des règles de conduite, des valeurs telles que la correction, l'honnêteté, le sens des responsabilités, le respect des êtres humains et des choses, mais aussi des actes ».

Et surtout, elle a transmis, qu'il fallait « laisser le passé demeurer présent sans y vivre ».

Liebeserklärung an die Mutter

Konstanze von Schulthess, Nina Schenk Gräfin von Stauffenberg. Ein Porträt, Pendo, München, Zürich, 2009 (9. Auflage).

„Geliebtes Kind! Sei stark,
Sei Erbe mir!
Wo du auch immer bist,
Ich bin bei Dir!“

Mit dem von ihrer Mutter im KZ Ravensbrück verfassten Gedicht endet das Buch. Dem Werk vorangestellt ist eine Widmung an Mann, Kinder und Enkel. Mit dieser Generationen umspannenden Klammer verdeutlicht die Autorin, was ihrer Mutter am Herzen lag: die Vergangenheit zu bewahren, wengleich nicht in ihr zu leben! Von Schulthess schreibt ihr erstes Buch und zugleich ein wichtiges: die Biografie ihrer Mutter Nina Schenk Gräfin von Stauffenberg. „Porträt“, nennt sie das Werk schlicht und bescheiden und schließt damit eine subjektive Herangehens- und Betrachtungsweise ein: sie verweist auf das für sie Wesentliche in Bezug auf ihre Mutter ohne Anspruch auf Vollständigkeit.

Um der Porträtierten gerecht zu werden und sie zu Wort kommen zu lassen, stützt von Schulthess sich auf eine von der Mutter in den 1960er-Jahren redigierte Familienchronik, zitiert aus Briefen, Gefängnis-Aufzeichnungen

und aus Mutter-Tochter Gesprächen. Entscheidend trug eine gemeinsame Reise in die Toskana bei, in der ihre Mutter sich öffnete, da sie die Hochzeitsreise mit ihrem Mann nachempfand. So entstand ein facettenreiches, greifbares Bild der Mutter, das sie dem Leser als energische, praktische, entscheidungsfreudige, trotz aller Schwierigkeiten und Trauer nie larmoyante Frau nahebringt. Der Entschluss, über die Mutter zu schreiben war „nicht gereift“. Nie hatte sie daran gedacht. Aber Pendo-Verleger Strasser hatte ein Interview mit ihr im *Cicero* gelesen und ließ nicht locker. Auch ihre Kinder sowie ihr Mann bestärkten sie zu schreiben. Letztlich greift Konstanze von Schulthess mit ihrer persönlich gehaltenen Biografie auch in die von ihrer Mutter kritisierte „Deutungshoheit“ des Widerstands durch Historiker ein, indem sie darstellte, wer ihre Mutter war, wie sie vor ihrer Hochzeit und dann mit dem Vater an der Seite gedacht und gewirkt hatte, wie sie während des Krieges getrennt zusammenhielten, und sie schließlich als Witwe ihren Mann stand, ohne je wieder zu heiraten.

Das Buch, das die Tochter auch „als Liebeserklärung an ihre Mutter versteht“, geht erfolgreich seinen Weg: im Herbst 2010 wird es nach einer holländischen, polnischen und portugiesischen Übersetzung endlich auch auf Französisch (*Edition des Syrtes*) erscheinen.

BdC